Archaeologia Polona XXIII, 1984
PL ISSN 0066-5924

TADEUSZ LEWICKI

LES SOURCES ARABES CONCERNANT L'AMBRE JAUNE DE LA BALTIQUE*

La place qu'occupe l'ambre jaune de la Baltique dans le commerce de l'ancienne Europe ne disparaît pas complètement, comme on le croit souvent, avec la chute de Rome, dans l'Antiquité le principal importeur de ce produit du Nord. Il est à croire qu'au Moyen Age il a toujours été recherché dans le Sud du notre continent. En effet, un certain texte lié au nom de Théodoric, roi des Ostrogoths, parle d'un envoi important d'ambre jaune dirigé vers l'Italie du Nord, en provenance du pays des Aestes (c'est-à-dire des Prussiens) au début du VIe siècle après J.C.[1]. Du renseignement en question il résulte tout à fait clairement que le vieux itinéraire reliant à l'époque romaine la côte d'ambre jaune de la Sambie prusienne avec les centres commerciaux de l'Italie du Nord, qui traversait les terres de l'actuelle Pologne, a vécu la chute de Rome et la période tourmentée des migrations des peuples. Il est plus que probable que le commerce de l'ambre jaune, et non seulement celui des fourrures des bêtes à poil, a donné naissance au centre commercial de Truso dont parle le *periplus* de Wulfstan de la fin du IXe siècle[2]. Cette ville (ou seulement cette place commerciale) était située aux alentours de l'actuel Elbląg, non loin de la Sambie. Il est possible qu'aussi Gdańsk doive son rapide développement à l'exportation de l'ambre jaune. Les nombreuses trouvailles des monnaies d'argent arabes des VIIe—Xe siècles, particulièrement fréquents en territoire de l'ancienne Prusse, sont sans doute, dans une certaine mesure, le témoignage du commerce médiéval d'ambre jaune, commerce qui a conquis aussi les marchés orientaux[3]. De ce commerce parlent aussi les sources arabes des IXe—XVIe siècles. Il en ressort que l'ambre jaune était utilisé en Orient, non seulement pour la production des ornements, mais aussi en médecine comme un bon remède à combattre de nombreuses maladies. Je vais en parler plus loin. On attribuait aussi à l'ambre jaune des vertus magiques.

La mention arabe la plus ancienne à propos de l'ambre jaune apparaît dans une oeuvre, dont nous ignorons le titre, de Abū Yūsuf al-Kindī (mort en 874). Cet écrivain auquel on attribue environ deux cents travaux portant sur différents domaines, naquit au début du IX[e] siècle dans une famille d'origine arabe. Il étudia en Iraq à Bassora (Basra) et à Bagdad où il entreprit plus tard, sous le règne des califes al-Ma'mūn (813—833) et al-Mu'tasim (833—842) une importante activité scientifique. Voici ce que dit cet auteur dans un passage de l'oeuvre en question cité par al-Bīrūnī (mort en 1048) dans son oeuvre minéralogique intitulée *Kitāb al-ǧamāhir fī ma'rifat al-ǧawāhir*:

«L'ambre jaune [en arabe *kahrubā*] est une résine originaire des arbres poussant dans le pays des Slaves [en arabe *as-Saqāliba*] ou bord d'un fleuve. Toute cette [résine] qui tombe de ces arbres dans l'eau, [y] durcit et flotte vers la mer. [Ensuite] les vagues la rejettent sur la côte. Celle qui plonge dans la mer ne durcit pas»[4].

Il ne fait pas de doute que la mer mentionnée dans le passage cité, beignant le pays des Slaves, c'est la Baltique. L'opinion de al-Kindī concernant l'origine de l'ambre jaune est sans doute empruntée aux écrivains classiques[5]. L'ambre jaune est aussi énuméré dans le glossaire arabo-syrien du XI[e] siècle de Yešū' bar 'Alī[6] qui donne le nom arabe de ce produit — *kārubā*. Un autre glossaire syro-arabe de Yešū' bar Buhlul, écrit à Bagdad vers 950, comporte déjà la forme arabe *kahrubā*.

Réfléchissons un peu sur ce dernier nom qui apparaît aussi dans les sources arabes du Moyen Age sous forme de *kahruwā* ou plus rarement *qahrubā*. Ce nom d'origine persane signifie «celui qui attire l'herbe (paille)» et en remonte à l'époque précédant de plusieurs siècles la conquête de l'Etat des Sassanides par les Arabes. On le rencontre dans les textes sous forme de *kārupāy* ou *kahrupāy*. Du texte pehlévien *Shayast lâ Shayast*, il ressort que les Persans connaissaient déjà à l'époque l'ambre jaune, qui y apparaît à côté de l'or, du mercure et des joyaux. Nous ne savons pas, bien entendu, si on l'importait alors par Rome et Byzance ou bien par le bassin de la Volga et l'Asie Centrale[7].

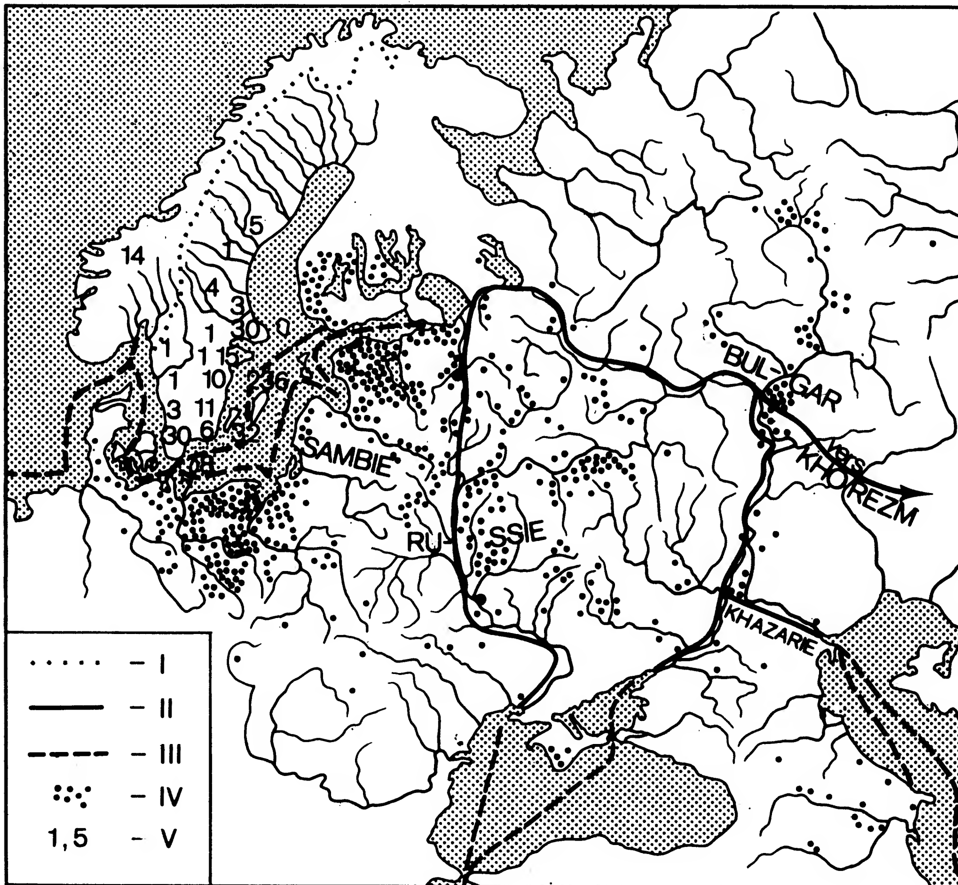
Relativement beaucoup de renseignements des sources arabes concernant l'ambre jaune, proviennent du X[e] siècle après J. C. Ar-Rāzī (mort en 923 ou 932) s'intéresse déjà à l'ambre jaune dans son oeuvre médicale disparue, ce que nous apprenons d'une citation contenue dans une oeuvre de pharmacologie d'Ibn Baytār, mort en 1248. Selon ce savant, une boisson à base d'ambre était utilisée contre l'hémorragie.

A la fin du IX[e] siècle et au début du X[e], l'ambre jaune est cité parmi les parures des femmes musulmanes par al-Waššā' (mort en 936) dans son oeuvre *al-Muwaššā* où l'auteur parle des pierres précieuses, de la corne de rhinocéros, du cristal blanc de montagne, des perles rondes de qualité, des

petites boules rouges (*al-habb al-ahmar,* peut-être un corail), de l'ambre jaune (*al-kārubā al-asfar*) et d'autres sortes d'achillées et de pierres précieuses[8].

Un autre renseignement de source, concernant l'ambre jaune, est un passage d'une oeuvre peu connue d'un philologue arabe d'origine persane Hamza ibn al-Hasan al-Isfahānī, cité dans le *Kitāb al-ǧamāhir fī ma'rifat al-gawāhir*[9]. Hamza naquit vers l'an 893 à Bagdad et mourut à Isfahan probablement vers 961. Voici un fragment de l'oeuvre de cet écrivain parlant de l'ambre jaune:

«L'ambre jaune est une sorte de joyau [ou de fausse perle, en arabe *kharaz*], qui flotte dans la mer de l'Ouest [en arabe *Bahr al-Magrib*] et dans "la mer du *Tabaristān*" [*Bahr Tabaristān*] et dont les mines sont inconnues».



Les «trésors» des monnaies arabes et les routes les plus importantes dans l'Europe de l'Est (VIIIe - XIe s.).

I — la frontière actuelle de la Norvège; II — routes terrestres; III — routes maritimes; IV — «trésors» des monnaies arabes (d'apres R. Jakimowicz); V — les chiffres désignent le nombre des «trésors» de monnaies arabes en Suède, en Norvège et dans les îles de la mer Baltique.

Le mot arabe *kharaz* signifie exactement: 1) de petites coquilles servant de parure; 2) de fausses perles faites de verre de couleur et utilisées pour le collier, et enfin 3) de vraies perles percées d'un trou pour y passer un fil. Du texte cité il résulte clairement que Hamza connaissait l'ambre uniquement sous forme de fausses perles, toutes prêtes, c'est-à-dire percées, devant servir de collier.

Le pays d'origine de l'ambre jaune est inconnu à al-Isfahānī ; il sait seulement que se joyau «flotte» dans deux mers : celle de l'Ouest et celle du *Tabaristān*. Il me semble qu'il faut comprendre ce dernier renseignement de telle sorte que l'ambre jaune arrive dans les pays musulmas en provenance des deux mers que l'auteur traite de patries de ce produit. L'identification des deux mers mentionnées ne pose pas de problème. Ainsi «la mer de l'Ouest», c'est sans aucun doute l'océan Atlantique avec ses embranchements, donc entre autres la Méditerranée et la Baltique. Une géographie arabe anonyme de 982, connue sous le nom de *Hudūd al-'ālam* appelle l'océan Atlantique «océan de l'Ouest»[10].

Je rappelle que les pays situés dans la partie septentrionale de l'Atlantique étaient aussi fournisseurs d'ambre jaune. Ainsi p.ex. Albert le Grand (Albertus Magnus) parle de l'existence de ce produit en Angleterre dans le haut Moyen Age. On le rencontrait aussi en Norvège et en 1316, le roi norvégien défendit aux commerçants allemands de l'exporter de son pays. Quant à la Baltique, à part la Sambie et l'embouchure de la Vistule ; on en rencontrait également dans l'île d'Usedom (actuellement Uznam), comme en témoigne un certain document du XVIIe siècle[11].

En ce qui concerne la mer du *Tabaristān,* c'est évidemment la mer Caspienne, ainsi appelée grâce au fait qu'elle baigne, entre autres, les bords de la province du *Tabaristān* dans la Perse du Nord. La mer Caspienne porte le même nom chez un autre historien et voyageur arabe, contemporain à Hamza — al-Mas'ūdī[12].

Sur les côtes nord de cette mer, à l'embouchure de la Volga, était située la capitale de la Khazarie — *Itil,* grande ville commerciale, qui entretenait des relations étroites aussi bien avec les pays de l'Europe du Nord-Est qu'avec les terres du califat, surtout avec Khorezm (Khiva). Il est donc possible que par cette voie, c'est-à-dire par la Volga, on transportât du Nord vers les pays arabes une partie de l'ambre jaune du Nord.

Au Xe siècle écrit aussi Ishāq ibn Imrān, originaire de Bagdad et habitant en Afrique du Nord. Ibn Baytar (XIIe s.) cite un fragment de son oeuvre parlant de l'ambre jaune comme d'un médicament. Voici ce que dit Ishāq ibn 'Imrān :

«[L'ambre jaune] est froid et sec. Si on a bu un demi-*mitqāl (mitqāl* irakien = 4.233 g; *mitqāl* maghrébin = 4.722 g.) d'ambre jaune dissous dans l'eau froide, il arrête l'hémorragie dans divers endroits [du corps] et il aide

au cas des palpitations du coeur qui viennent de la bile [...] Il aide aussi au cas des douleurs au ventre et à l'estomac».

Dans son oeuvre pharmacologique, écrite au plus tard en 987 pour l'émir samanide Mansūr ibn Nūh, le médecin persan Muwaffaq dit ce qui suit[13]:

«L'ambre jaune [*kahrubā*] est froid et sec au premier degré. Il endigue l'hémorragie due à la menstruation et aux hémoroïdes et aussi celle des poumons. Il élimine le tremblement quand on prend un *mitqāl* d'ambre jaune avec de l'eau rosée et du mastic. Il est bon aussi contre les douleurs d'estomac. Il retient aussi les jus qui s'écoulent de la tête au ventre. Quand on en brûle sous le nez, il renforce le cerveau et chasse l'éternuement (rhume)... La fumée de l'ambre jaune, de l'encens et de l'aloès dilue l'air dense et nous défend de l'air cholérique. Elle renforce aussi le cerveau et le coeur».

Une preuve très importante du fait qu'une grande partie de l'ambre jaune utilisé par les Arabes venait des pays limitrophes de la Baltique, est un intéressant passage de l'oeuvre géographique de Muhamhammad ibn Ahmad al-Muqaddasī, intitulée *Ahsan at-taqasim,* écrite en 985—990. Cette notice contient une liste de marchandises exportées dans différents pays musulmans de Khorezm (en arabe *Khwārizm*), petit pays situé sur l'Amou-Daria inférieur, habité par la population iranienne qui se distinguait par son esprit d'entreprise. Voici la traduction du passage qui nous intéresse[14] :

«[On exporte] de Khorezm les [fourrures] de zibelines, d'écureuils, d'hermines, de martres, de belettes, de renards, de castors, et de lièvres multicolores, les cuirs de chèvres, la cire, les flèches, du bois de peuplier [?], les bonnets, l'ichtyocolle, les dents de poisson, le castoréum, l'ambre jaune, le *kīmūkht* [?], le miel, les noisettes, les faucons, les glaives, les cuirasses, le *khalanǧ* [?], les esclaves slaves et les boeufs. Tout cela [arrive à Khorezm] de *Bulġār*».

Par le nom de *Bulġār* entend sans doute al-Muqaddasī la capitale de l'État des Bulgares de Volga ou de Kama, nommés aussi *Bulġār* par les géographes arabes du Moyen Age. Cette ville était située près de l'actuel village de Bulgarskoye, dans le district de Spask de l'ancien gouvernement de Kazan, sur la Volga, au carrefour de nombreuses voies commerciales qui se dirigeaient, à partir de là : 1) en aval de la Volga, vers l'*Itil* et la Caspienne ; 2) en amont de la Volga, vers le golfe de Finlande et la Baltique ; 3) en amont de la Kama, vers l'océan Arctique ; 4) vers l'Ouest, dans le bassin du Dniepr et 5) vers le Sud-Est, dans la direction de Khorezm et d'autres pays de l'Asie Centrale.

Située sur la Volga moyenne et sur la basse Kama, la Bulgarie de Kama était liée depuis longtemps par des relations commerciales avec l'Asie Centrale (avant tout avec Khorezm) et avec la Perse. De ces relations témoignent les pièces de monnaie bactriennes et celles de la dynastie des Sassanides (IIIᵉ—VIIᵉ siècles après J.C.), trouvées dans le bassin de la Kama[15].

Ces relations devinrent avec le temps si étroites, surtout après l'adoption par les Bulgares de Kama de l'islam au début du Xe siècle, que certaines sources de l'époque considèrent ce peuple turc comme parent des Khorezmiens qui, pourtant, comme on le sait, appartenaient au groupe nord-iranien.

Sur le territoire de la Bulgarie de Kama ne manquaient pas les colonies khorezmiennes comme en témoignent les noms de lieu du bassin de la Volga moyenne et de la Kama[16] et ce furent les Khorezmiens que rencontra en 922, en Bulgarie de Kama, Ibn Fadlān, ambassadeur du calife arabe auprès du roi des Bulgares[17].

Si nous analysons la liste des produits importés (selon al-Muqaddasī) de *Bulġār* à Khorezm, nous nous apercevons que tous ne sont pas originaires du bassin de la Volga moyenne et de la Kama. Nous entendons par là telles marchandises que les esclaves slaves, «les dents de poisson», les glaives, les cuirasses et surtout l'ambre jaune. Ils venaient, sans aucun doute, des contrées lointaines, *Bulġār* n'étant qu'une étape dans le commerce de ces marchandises.

Ainsi, le lieu d'origine des esclaves importés à Khorezm de la Bulgarie de Kama fut défini par al-Muqaddasī lui-même, qui affirme qu'il s'agissait des Slaves (arabe *as-Saqāliba*). Il est bien probable que ces esclaves étaient importés des contrées de la Slavie de l'Est par les commerçants russes dont la présence sur le marché bulgare nous est confirmée par la relation de Ibn Fadlān[18]. Cependant, il ne faut pas oublier que les Bulgares de Kama eux-mêmes portaient jadis le nom de *Saqāliba* («Slaves») comme cela résulte de la relation de Ibn Fadlān.

En ce qui concerne les «dents de poisson», il s'agit des dents canines du morse que les vieilles sources appellent «une précieuse dent de poisson», donc de la même façon que les Arabes[19]. L'origine des «dents de poisson» est expliquée définitivement dans un certain passage de *Kitāb al-ǧamāhir fi ma'rifat al-ǧawāhir* de al-Bīrūnī, selon lequel ce produit était importé par les commerçants bulgares (en arabe *al-Bulġārīya*) de la «mer du Nord» (océan Arctique ou la mer Blanche) à Khorezm[20].

Les cuirasses et les glaives importés de *Bulġār* à Khorezm dont parle al-Muqaddasī pouvaient provenir de Russie et étaient produits, soit dans ce même pays, soit au pays des Francs, dans les ateliers des pays du Rhin et du Danube.

En ce qui concerne l'ambre jaune importé à Khorezm de *Bulġār*, je présume, d'accord avec Georg Jacob, qu'il provenait des contrées situées sur la Baltique. En effet, des trois centres principaux de production de l'ambre jaune en Europe du Nord, qui fournissaient des quantités importantes à l'exportation, à savoir l'Angleterre, la Norvège et la Sambie, cette dernière était située le plus près de *Bulġār* et exportait le plus.

On se pose la question par quelle voie l'ambre jaune de Sambie (et aussi celui de Poméranie) arrivait à *Bulġār*. Il semble hors de doute qu'il devait

transiter par la Russie. Le géographe arabe al-Istākhrī, qui écrit en 951, constate[21] que *Bulġār* était relié par des voies commerciales à deux provinces russes à savoir *Kuyāba* (Kiev) et *Salāwiya* (*Slāwiya*), c'est-à-dire le pays des Slovènes de Novgorod. S'il s'agit de la voie *Bulġār*—Kiev, elle se dirigeait sans doute en amont de la Volga jusqu'à l'embouchure de l'Oka, et ensuite en amont de cette dernière, passant enfin du côté de la Desna, le long de laquelle elle conduisait jusqu'à Kiev. Les nombreux groupes de trésors des dirhems arabes des VIIIe—Xe siècles dans le bassin de l'Oka et de la Desna prouvent que cette voie était empruntée par les marchands faisant du commerce avec l'Orient.

Il existait aussi une voie Kiev—Koursk—bassin de l'Oka—*Bulġār* où l'importance de Koursk, sur cet itinéraire, est soulignée par la présence de six trésors de dirhems, trouvés dans les environs de cette ville. A Kiev la voie menant de *Bulġār* communiquait avec celle du Dniepr qui assurait un trafic fluvial commode entre Kiev et la Baltique (la «mer des Varègues» des annales russes), arrivant au bord de la Baltique par Lovota, le lac Ilmen, Volkhov, le lac Ladoga (*Nevo* des annales russes) et par la Neva.

Cet itinéraire aussi est parsemé de dizaines de trouvailles de monnaies arabes des VIIIe—Xe siècles. Bien plus commode et plus courte était la voie fluviale reliant *Bulġār* à la terre des Slovènes de Novgorod, située le long du lac Ilmen, sur le plateau de Valdaï et dans le bassin de la Lovota, du Volkhov et de la Msta.

Il est à croire que les relations commerciales entre les côtes de la Baltique et le bassin de la haute Volga existaient déjà dès l'époque néolithique et celle du Bronze, et leur essor était dû à la naissance, au VIIe siècle de notre ère, de l'État des Bulgares de Kama et un peu plus tôt de la Khazarie qui servait d'intermédiaire entre l'Europe de l'Est et du Nord et la Perse, et les pays de l'Asie Centrale.

Comment se présentait le tracé de cette voie au haut Moyen Age[22] ?

La partie la plus méridionale de la voie fluviale *Bulġār*—Baltique se dirigeait en amont de la Volga jusqu'au confluent avec Sheksna. Par là, sans doute, passait la voie reliant la Bulgarie de Kama avec Rostov et Souzdal que mentionne la chronique russe dite *Povest'vremennykh let* à l'an 1024. Ces renseignements trouvent leur confirmation dans un autre passage de cette source (à l'an 1071) où l'on parle de la voie de la Volga dans sa traversée de Yaroslav et aussi dans de nombreux trésors arabes de dirhems parsemés sur les rives de la Volga.

La voie suivait ensuite la rivière Sheksna jusqu'à ses sources c'est-à-dire jusqu'au lac Blanc, où sur le territoire de la tribu finnoise des Veps (*Ves'* des annales russes) se trouvait la ville de *Beloozerie,* un des plus importants centres politiques et, sans doute, commerciaux de l'Europe du Nord-Est. Selon les annales russes c'était en 862 la capitale du prince vieux russe Sineus. La notice de la chronique ci-mentionnée de 1071 confirme

que Sheksna était en effet la voie de communication reliant la haute Volga avec *Beloozerie*. D'un autre côté cela est confirmé par le fait que dans le bassin de cette rivière on a retrouvé trois trésors de dirhems des Xe—XIe siècles et trois trésors de monnaies ouest-européennes de la même époque. Des relations commerciales des Bulgares de Kama avec les Veps de *Beloozerie*, que les sources arabes appellent *Wisū* ou *Isū*, parle la relation d'Ibn Fadlān du début du Xe siècle, ainsi que les oeuvres de deux auteurs arabes du XIIe siècle : al-Marwazī (1120) et Abū Hāmid al-Andalusī al-Ġarnātī (1162).

Ibn Fadlān confirme[23] que les commerçants de *Wīsū* (c'est-à-dire les Veps de *Beloozerie*) parvenaient au bord de la mer (sans doute ici le golfe de Finlande) au-delà duquel étaient établis les Scandinaves appelés par ce voyageur du nom de *Yāğūğ* et *Māğūğ* (Gog et Magog).

Cette voie constitue la continuation de la voie fluviale *Bulġār*—Baltique. Elle menait par la Vitegra jusqu'au lac Onega puis par le Svir jusqu'au lac Ladoga. De son utilisation par les commerçants du Moyen Age témoignent les trouvailles d'environ dix trésors de dirhems trouvés au bord du Svir et sur la rive sud du lac Ladoga ainsi qu'environ dix trouvailles de trésors de monnaies ouest-européennes et deux byzantines sur le même territoire.

Sur la rive sud du lac Ladoga, à l'embouchure du Volkhov, était située l'importante ville russe de *Ladoga* (auj. Vieille Ladoga) dans laquelle *Povest' vremennykh let* voit une des capitales de l'ancienne Russie. Cette ville, sans doute le premier centre tribal des Slovènes, était en relations commerciales avec les Prussiens comme en témoignent les parures d'ambre jaune trouvées là lors des fouilles archéologiques faites dans les années 1938—1947[24].

L'existence de la voie fluviale Ladoga—golfe de Finlande est attestée dans *Povest' vremennykh let* (début du XIIe siècle) qui souligne qu'on peut naviguer sur cette voie à travers la «mer des Varègues» (Baltique) jusqu'à Rome (c'est-à-dire l'Italie). La voie passait par le golfe de Finlande, le long de la côte de l'Ingrie, où l'on a trouvé, entre l'embouchure de la Neva et de la Narova, six trésors de dirhems. Ensuite elle longeait les côtes du nord et de l'ouest de l'Estonie où l'on a compté plus de trente trouvailles de monnaies arabes. Cette voie devait sans doute passer à côté des îles Bjorkö et Kronstadt, pareillement à la voie Lübeck—Novgorod la Grande que nous apprenons d'un document hanséatique de 1258[25].

Adam de Brême connaît aussi la voie conduisant du golfe de Finlande vers le bassin de la haute Volga[26]. Malheureusement nous n'avons pas de renseignements à propos de la partie ultérieure de cette voie qui se dirigeait peut-être vers le Gotland et la Sambie, ou bien passait le long de la côte de la Courlande jusqu'en Prusse. Il ressort de la relation d'Ibrāhīm ibn Ya'qūb[27] que les Russes séjournaient en Prusse, non seulement pour motif de commerce, car il y est question surtot des agressions russes contre les Prussiens.

L'existence des rapports entre la Russie et la Sambie est, semble-t-il, confirmée par Adam de Brême qui affirme que *Samland* (Sambie) a la frontière commune avec la Russie[28].

Revenons maintenant, ayant expliqué sommairement le texte d'al-Muqaddasī, à d'autres sources arabes renfermant des renseignements à propos de l'ambre jaune. Nous en trouvons dans l'oeuvre du médecin arabe Ibn al-Ǧazzār, intitulée *al-I'timād fi'l-adwiya al-mufrada*. Ibn al-Ǧazzār vivait et travaillait dans la ville *Qayrawān* (auj. Cairouan) en Tunisie ; il mourut en 1004. Un fragment de son oeuvre concernant l'ambre jaune a été publié (avec sa traduction en allemand) par G. Jacob[29] à la base de deux manuscrits bien connus de Florence et de Munich. Je le cite selon cette dernière édition :

«L'ambre jaune [en arabe *al-kahrubā*] est un "cristal électrique" [...] ; en arabe il s'appelle *al-gāsib* ["brigand", "voleur"]. On l'appelle aussi *misbāh ar-Rūm* ["lanterne de *Rūm*"]. C'est une résine claire et un peu amère. On l'importe de la terre des Russes [en arabe *ar-Rūs*]. Elle est froide et sèche au premier degré. Elle arrête les hémorragies [...] Si l'on boit un *mitqāl* [d'ambre jaune] dans l'eau froide ou dans une autre boisson froide, c'est un bon remède contre les palpitations du coeur, qui viennent de la bile ou bien du côté de la jonction du coeur avec "la bouche" [l'entrée] de l'estomac. Il arrête aussi la sueur qui s'écoule de la tête et de la poitrine dans l'estomac ; quand on l'a bu, il arrête la diarrhée du ventre et de l'estomac».

Le nom de *misbāh ar-Rūm* («lanterne de *Rūm*») que Ibn al-Ǧazzār donne au succin est intéressant. La première partie en est assez claire : il s'agit, sans doute, de la transparence et de la couleur jaune ou rouge de cette sorte d'ambre à laquelle pense l'auteur arabe. Le terme «de *Rūm*» signifie dans ce cas «byzantin», du mot arabe *Rūm*, équivalent du moyen grec *Romaioi* «Byzantins». Cela pourrait témoigner qu'en Afrique du Nord, patrie d'Ibn al-Ǧazzār, on importait l'ambre jaune de Byzance, sans doute par la voie la plus courte, c'est-à-dire par la voie du Dniepr, *put' iz Variaf v Greki* dont parle *Povest' vremennykh let*. Il était transporté peut-être par les commerçants russes qui, comme on le lit dans une convention contractée entre le prince russe Igor et Byzance en 945, venaient nombreux dans le haut Moyen Age à Constantinople.

Les relations commerciales entre les côtes de la Baltique et Constantinople datent pourtant d'il y a encore plus longtemps et notamment on peut prouver leur existence au milieu du VIe siècle après J. C. Ecrivant à l'époque, l'historien gothique Jordanes parle des marchands originaires de la nation de *Suehans* (Suédois) qui, par l'intermédiaire d'autres innombrables peuples envoyaient *in usum Romanorum* (c'est-à-dire, selon la nomenclature de Jordanes, des Byzantins) de précieuses fourrures de zibeline[30].

Sans aucun doute d'autres produits du Nord, et entre autres le succin,

parvenaient par la même voie de la Baltique à Byzance. Il semble d'ailleurs qu'à cette époque-là la voie reliant la Baltique à Constantinople avait de nombreux détours et conduisait par la Volga et le Don jusqu'aux possessions byzantines en Crimée. Nous apprenons aussi d'autres sources orientales que Byzance était bien connue dans le haut Moyen Age comme centre de commerce d'ambre jaune. Je pense notamment à l'*Histoire de la dynastie Tang*, oeuvre chinoise qui le cite parmi les produits du pays de *Fo-lin* (Byzance), à côté d'autres produits de valeur de ce pays, comme p.ex. les pierres précieuses et les coraux[31]. Cette *Histoire* raconte les années 618—907.

Ibn al-Ǧazzār dit aussi que Byzance n'était pas le pays d'origine de l'ambre jaune et que cette marchandise était importée de Russie (en arabe *ar-Rūs*). C'est une allusion au rôle que jouaient les commerçants russes dans l'importation de l'ambre jaune des côtes de la Baltique à Constantinople et à l'importance de l'itinéraire du Dniepr qu'ils suivaient venant à travers la Russie de Kiev et de Ladoga ce que j'ai écrit plus haut.

A propos de l'ambre jaune nous devons aussi une notice intéressante au médecin et mathématicien arabe, originaire d'Espagne musulmane — Abu'l-Qāsim Ahmad ibn Abd'Allāh al Ġāfiqī al-Andalusī (mort en 1034 ou 1035), dans un fragment de son oeuvre pharmacologique, citée par Ibn Baytar (mort en 1248). En voici les passages les plus importants:

«Al-Ġāfiqī [dit: l'ambre jaune se présente] sous deux variantes dont l'une est importée du pays de *Rūm* et d'Orient [en arabe *al-Mašriq*], et l'autre, on la trouve en al-Andalus [Espagne], près des côtes, sous le sol... [Cette dernière] est aussi meilleure en efficacité. Un certain homme m'a informé que c'est une humidité [résine] s'écoulant des fouilles du palmier *dūm*, car ce palmier pousse dans les parages [...] A l'intérieur [de l'ambre jaune] se trouvent de petites mouches, la paille, les clous [?], les petites pierres et les fourmis»[32].

J'ai constaté plus haut que par le nom de *Rūm* les écrivains médiévaux arabes entendaient Byzance et les Byzantins.

Le renseignement d'al-Ġāfiqī confirme encore une fois le rôle de Byzance comme un des centres du commerce de succin. Pourtant tout l'ambre jaune connu dans le monde arabe ne provient pas, selon cet écrivain, de Byzance. Il dit notamment que ce produit arrive (sans doute en Espagne où vivait al-Ġāfiqī) aussi du pays d'*al-Mašriq*. Par ce dernier nom on entendait dans les provinces ouest du monde arabe, toute une partie orientale de ce monde et surtout le territoire de l'État des Samanides, occupant au X[e] siècle une grande partie de l'Iran et les provinces musulmanes de l'Asie Centrale. En effet, selon le géographe arabe al-Muqaddasī, écrivant à la fin du X[e] siècle, *al-Mašriq* était composé de trois provinces faisant partie de l'émirat des Samanides et notamment *Siǧistān, Khorāsān* et *Mā warā' an-nahr* ou Transoxiane[33]. Nous savons d'autres sources arabes que l'État des Samanides était en étroites relations avec les pays du bassin de la Volga, ce que

confirment aussi de nombreux trésors de dirhems des Samanides trouvés sur ce territoire. Ainsi l'ambre jaune d'*al-Mašriq*, c'est le succin connu d'un autre texte de al-Muqaddasī, importé de *Bulġār* à Khorezm qui faisait alors partie de l'État des Samanides.

Prenons maintenant l'ambre jaune d'Espagne. Al-Ġāfiqī est le seul auteur arabe (en dehors d'ad-Damašqī) qui parle des côtes d'Espagne comme d'un endroit où l'on trouve du succin. Le renseignement semble vrai car, en effet, nous savons qu'il existait le succin proche d'aspect de celui de la Baltique dans les environs de Santander. En tout cas, il faut souligner que la production espagnole d'ambre jaune n'avait qu'une importance locale ce que savait al-Ġāfiqī en tant qu'habitant d'Espagne musulmane et il ne faut pas croire que cette marchandise faisait objet d'exportation. Au contraire, nous savons qu'à l'époque la plus ancienne on importait l'ambre jaune du Nord en Espagne[34].

Nous trouvons aussi certains renseignements sur l'ambre jaune chez Ibn Sīnā (Avicenna), philosophe, médecin, astronome et théologien arabe, originaire de Bukhara, dans son oeuvre *al-Qānūn fi't-tibb*. Il vivait dans les années 980—1037. Le fragment nous intéressant a été édité critiquement par G. Jacob[35]. Ibn Sīnā y souligne la couleur jaune ou blanchâtre du succin. Il pense alors à l'ambre jaune de la Baltique possédant ces caractéristiques. Il explique l'étymologie persane de son nom arabe. Il parle de son emploi en médecine. Malheureusement, ce savant ne s'intéresse pas au problème de l'origine de l'ambre jaune.

L'auteur al-Bīrūnī, mentionné ci-dessus, donne des renseignements intéressants dans son oeuvre *Kitāb al-ǧamāhir fi ma'rifat al-ǧawāhir*, écrite entre 1040 et 1048. Al-Bīrūnī était originaire de Khorezm donc du pays qui entretenait depuis longtemps des relations commerciales étroites avec la Bulgarie de Kama et avec tout le reste de l'Europe du Nord-Est. Pour cette raison, ses nouvelles sur le succin sont pour nous d'une importance extraordinaire. Il parle de ce produit dans un chapitre à part de la dite oeuvre[36]. Son contenu se compose d'un côté des passages d'oeuvres des écrivains plus anciens, comme par exemple du mentionné al-Kindī, d'un autre côté des renseignements recueillis par l'auteur lui-même des bouches de différents informateurs. Voici les fragments les plus importants de la partie originale de ce paragraphe[37] :

«Je donne ici la notice sur l'ambre jaune, car les Turcs orientaux [en arabe *Atrāk aš-Šarq*] le désirent, surtout [sous forme] de grands grumeaux d'une belle couleur. Ils le conservent dans des écrins d'os de *khutū* [de la dent canine du morse, comme cela se voit dans un autre passage de *Kitāb al-ǧamāhir*]. Ils préfèrent l'espèce de *Rūm*, à cause de sa propriété et sa couleur jaune luisant, et ne s'intéressent pas à [l'ambre jaune] chinois, qu'ils trouvent chez eux, car [ce dernier] diffère de celui de *Rūm* quant aux traits que j'ai mentionnés. Comme une raison de cette demande,

ils [c'est-à-dire les Turcs orientaux] donnent que [ce succin] élimine les dégats causés par celui qui regarde d'un mauvais oeil [...] On le trouve dans mers : la première c'est la «mer des Zanğ» [océan Indien], dans des régions chaudes [de la Terre], la deuxième c'est la «mer des Slaves» [en arabe *Bahr as-Saqāliba*], dans les contrées froides».

Les «Turcs orientaux» de la description d'al-Bīrūnī, ce sont sans doute les peuples turcs établis à l'est de la frontière nord-est de l'ancien califat arabe, donc avant tout en Kachgarie et autres centres du Turkestan oriental ou chinois. La mention indiquant que sur leurs terrains le succin chinois ne fait pas défaut, confirme ce fait. Si nous comprenons de cette façon la nomenclature que voilà, il en résulte que la variante de l'ambre jaune de *Rūm* (c'est-à-dire byzantine), dont la description indique l'origine de la Baltique, arrivait dans la première partie du XIe siècle jusqu'au Turkestan oriental, au-delà des limites nord-est du califat arabe. Cela ne veut pas dire qu'on trasporte ce produit exclusivement par l'intermédiaire de Byzance. Je crois plutôt que ce succin parvenait aux Turcs orientaux avant tout par l'intermédiaire de Khorezm.

S'il s'agit du succin chinois, on le trouvait dans le Yunnan d'où les Chinois tiraient une certaine espèce de ce produit déjà au premier siècle après J. C. Nous trouvons quelques renseignements sur le succin dans l'oeuvre *Wu-shu* qui date du IIIe siècle après J.C. Il y a là des preuves de l'utilisation de cette matière dans la médecine chinoise. *Sung-shu* dit au VIe siècle que l'empereur chinois Wu fit écraser une certaine quantité de succin et le partagea entre les chefs de son armée [38].

En principe les Chinois importaient l'ambre jaune de l'Ouest. Bien des renseignements sur le sujet nous sont fournis par les sources chinoises dont des données citent F. Hirth et W. W. Rockhill dans le livre intitulé *Chau Ju-kua : His Work on the Chinese and Arab Trade in the Twelfth and Thirteenth Centuries, entitled Chufan-chi* [39]. Nous pouvons y lire (p. 16, n° 1) que *Wei-shu*, histoire de la période entre 385 et 556, cite parmi les produits *Po-ssi* (de la Perse), par lesquels il faut entendre les produits importés par les Persans en Chine — l'ambre jaune à côté du corail et du verre.

Le livre *Sui-shu*, qui raconte les événements de la période de 581 à 617, et qui a été écrit avant 650, reprend le catalogue des produits importés de *Po-ssi*, publié dans le livre *Wu-shu* et y ajoute bien d'autres. A un autre endroit du livre de Hirth et Rockhill (p. 19), on lit que les annales de la dynastie Sung citent le succin parmi les articles de commerce les plus importants, livrés en Chine comme résultat du commerce avec les Arabes, la péninsule malaise, les Philippines, Tongking, Siam, Java, Sumatra de l'Ouest et Bornéo de l'Ouest. Il s'agit, bien entendu, de l'ambre jaune occidental fourni par les Arabes. A un autre endroit de l'oeuvre de Hirth et Rockhill (p. 61), dans le texte *Chu-fan-chi* on peut lire que les Arabes

fournissaient de l'ambre jaune à Palembang en Sumatra orientale aux XIIe—XIIIe siècles. La province sud-indienne *Chu-lien* (Chola, Koromandel) produisait le succin entre les autres marchandises précieuses d'origine nettement indienne (cf. Hirth et Rockhill, *op. cit.*, p. 101, n° 8).

Ajoutons qu'au temps de la dynastie Ming le succin existe comme produit de Herat, Khotan et Samarkande qui l'importaient sans doute de l'Ouest. Une espèce spéciale dite le succin doré provenait, selon les sources chinoises, d'Arabie[40].

S'il s'agit du succin originaire de la «mer des *Zanǧ*», c'est-à-dire de l'océan Indien, al-Bīrūnī pense peut-être au succin indien de Chola, éventuellement de Birmanie, duquel parle G. Jacob[41]. Dans les derniers mots du passage cité de *Kitāb al-ǧamāhir,* al-Bīrūnī précise le lieu d'origine de l'ambre jaune européen. Selon lui, cette espèce provenait de la «mer des Slaves». Par ce nom al-Bīrūnī comprend, bien sûr, la mer Baltique, ainsi appelée grâce aux peuples slaves habitant ses côtes méridionales. La nomenclature identique est utilisée, pour appeler la Baltique, par le géographe arabe Ibn al-Faqīh al-Hamadānī, écrivant au début du Xe siècle. Ajoutons que dans une autre oeuvre al-Bīrūnī nomme la Baltique *Bahr ar-Rūs wa's-Saqāliba*, c'est-à-dire «mer des Russes et des Slaves». J'ai déjà écrit que des contrées du bord de la Baltique on importait l'ambre jaune par la voie de la Volga à *Bulġār,* d'où par Khorezm sur le lac d'Aral, il parvenait au Turkestan oriental.

Al-Bīrūnī parle de l'ambre jaune dans une autre oeuvre aussi, et notamment dans *Kitāb aṣ-Ṣaydana fi't-tibb* (Livre de pharmacognosie dans la médecine). Le texte arabe de cette importante oeuvre n'a pas encore été publié ; nous possédons pourtant son excellente traduction russe[42]. En voici les passages les plus intéressants :

«*Kahrubā* ou *Kārubā* — ambre jaune [...] As-Sarī : [ambre jaune] ce sont de différentes fausses perles [en arabe *al-kharaz*] qui flottent dans les mers *al-'Arab* [corrige selon *Kitāb al-ǧamāhir* en *al-Maġrib*] et du *Tabaristān* [...] On raconte de Galen que tout en décrivant cet arbre [dont provient l'ambre jaune], il dit : les habitants de la Chine [...] se servent de l'ambre jaune pour détourner le mauvais regard [...] On dit que l'ambre jaune c'est la rosée tombante sur les montagnes à *Bulġār*. Ensuite elle s'écoule des montagnes, se parsème dans la mer [et se répand] sur ses côtes où l'on ramasse...».

Ainsi, selon cette oeuvre, non pas les Turcs orientaux, mais les vrais Chinois utilisent l'ambre jaune comme moyen de protection contre un mauvais oeil. Al-Bīrūnī pense que *Bulġār*; qui d'après al-Muqaddasī n'était qu'un pays d'où l'on exportait le succin à destination de Khorezm, était la vraie patrie de ce produit ce qui ne me semble pas plausible.

Le renseignement d'une telle diffusion de succin de la Baltique (jusqu'en Chine) trouve confirmation dans une oeuvre d'un autre auteur, originaire des confins nord-est de l'ancien califat, et notamment al-Marwazī. Cet

auteur venait de Marw (*Merw*), dans le *Khorāsān* (Perse du Nord-Est), une des trois provinces principales de l'ancien État des Samanides. Sur sa vie nous savons peu de choses. Il vécut longtemps et séjourna surtout dans sa ville natale. Il était au service du sultan des Seldjoukides Malik-Shah (1073—1092) et de ses successeurs. Vers 1120, il écrivit une oeuvre d'histoire naturelle sous le titre *Tabā'i'al-hayawān* (Les traits naturels des animaux) dont quelques chapitres à contenu géographique, décrivant la Chine, les Turcs et les Indes, ont été édités critiquement par V. Minorsky[43]. Voici ce que dit al-Marwazī dans le VIIIe chapitre (consacré à la Chine) de son oeuvre :

«On y transporte [scil. en Chine] l'ivoire, l'encens [et] le vrai ambre jaune slave [en arabe *as-saqlabī*] qui comme résine s'écoule des arbres poussant dans les pays situés sur "la mer des Slaves" [en arabe *Bahr as-Saqāliba*]. C'est pourquoi [on l'importe] car en Chine existe [seulement] le succin noirâtre pour lequel il n'y a pas de demande. [Les Chinois] désirent le vrai [ambre jaune] pour la [production] de leurs parures. Ils maintiennent qu'il aide à décharmer le mauvais oeil»[44].

L'éditeur de l'oeuvre d'al-Marwazī suppose que ce paragraphe est basé sur des renseignements de vieux navigateurs arabes des VIIIe—IXe siècles. Cette opinion n'est pas juste. Il faut croire plutôt que cette nouvelle est basée sur des renseignements oraux de l'époque, provenant des importateurs khorezmiens d'ambre jaune qui le transportaient plus loin, vers la Chine. Ce renseignement rappelle par son contenu la notice d'al-Bīrūnī sur le succin.

D'après al-Marwazī l'ambre jaune slave était importé en Chine. On ne sait pas si on peut comprendre cette nouvelle à la lettre ou bien s'il s'agit seulement des peuples turcs-orientaux, restant dans une certaine dépendance de la Chine ou bien se trouvant dans l'orbite des influences culturelles chinoises. La comparaison avec la notice d'al-Bīrūnī pencherait pour la deuxième possibilité quoiqu'on ne puisse oublier qu'en Chine même, le succin, surtout de la Baltique, était très recherché comme en témoigne le fait que les annales chinoises notent scrupuleusement tous les renseignements à son propos émanant des pays proches et lointains de la Chine, ce qu'on a été déjà dit. Ainsi *l'Histoire de la jeune dynastie Han*, écrite en 424, cite l'ambre jaune parmi les produits de Rome (chinois *Ta-tsin*)[45]. Les Chinois savent aussi le rôle que jouait dans le commerce d'ambre jaune Khorezm. En effet *Pei-shu* ou l'*Histoire des dynasties du Nord*, comportant la période de 386 à 618 après J.C., énumère comme produits principaux de ce pays (en chinois *Hu-si-mi, Ho-li-si-mi* ou *Hu-sium*) l'argent et l'ambre jaune[46]. Sans doute, ne s'agit-il pas d'un produit local, mais de l'ambre jaune de la Baltique importé à Khorezm à travers le territoire de l'ultérieure Bulgarie de Volga, peut-être par l'intermédiaire des Khazars de la basse Volga. Il faut rappeler en effet que l'*Histoire de la dynastie Tang* (618—907) est au courant du fait que Khorezm (en chinois *Hu-sium* ou *Ho-li-si-mi*) avait comme voisins directs au nord les Khazars[47]. D'un autre côté les

mêmes annales parlent de deux messages du souverain de Khorezm à l'empereur de la Chine en des ans 751 et 762[48].

En ce qui concerne le succin noirâtre de Chine parle al-Marwazī, il s'agit peut-être du produit importé en Chine de la Birmanie du Nord et appelé le birmit. Les Chinois apprécient beaucoup cette espèce de succin[49].

Ecrivant au milieu du XIIe siècle le géographe arabe az-Zuhrī donne dans son oeuvre intitulée *Kitāb al-Ǧaʻrāfiya* un renseignement assez mystérieux sur l'ambre jaune de la Méditerranée. Voici ce que dit cet auteur[50] :

«A l'est d'elle [c'est-à-dire de l'île *Iqrītaš* ou Crète] est située l'île *Saydas* [variante *Sandas*], située près de la côte d'Ascalon. On en exporte bdellium, ambre jaune et bien des herbes syriennes».

La seule île de la Méditerranée qui corresponde à la situation géographique décrite paz az-Zuhrī : près des côtes d'Ascalon c'est-à-dire de la Syrie et à l'est de Crète est Chypre et il peut s'agir de cette île. Le nom de *Saydas* ou *Sandas* est pourtant une vraie devinette. Il est peut-être question de la résine appelée par les Arabes *sandarūs*, identique avec le succin. En effet, dans les environs de la ville de *Saydā'* (Sydon) au Liban on trouve du succin appelé par les natifs *sandarūs*[51].

D'autres nouvelles sur l'ambre jaune nous sont fournies par al-Qazwīnī, cosmographe arabe de la moitié du XIIIe siècle, dans son oeuvre intitulée *Kitāb 'agā'ib al-makhlūqāt*[52]. En voici le passage en question en abrégé:

«L'ambre jaune est une pierre de couleur jaune tirant au blanc ou bien au rouge. Le sens de son nom est "attirant la paille" [*kahrubā*], car il attire envers lui la paille et l'herbe sèche. Il est la résine du noyer de *Rūm*. Si on le pend sur l'homme, il est un remède contre les ballonnements et les palpitations [...] ; pendu sur une femme enceinte, il veille sur son foetus et pendu sur l'homme souffrant de la jaunisse, il l'en protège et il enlève sa couleur jaune. L'ambre est bien pareil à sandarus, possède pourtant une teinte plus jaune, tirant au blanc».

Comme on voit, le renseignement d'al-Qazwīnī à propos de la couleur du succin, suggère son origine balte bien que ce cosmographe le considère comme la résine de l'arbre dit «noyer de *Rūm*» (ou byzantin), donc d'une plante qui m'est inconnue, poussant à Byzance (n'est-ce pas la noix ?). L'utilisation magique de l'ambre jaune en médecine est très intéressante : il ne faut pas le prendre comme remède, comme on l'a vu ailleurs, mais seulement le porter. La description de l'ambre jaune chez al-Qazwīnī est sujette à celle d'Ibn Sīnā.

Encore plus intéressante est la notion sur l'ambre jaune contenue dans l'oeuvre pharmacologique de Yūsuf ibn Ismā'īl Ibn al-Kabīr al-Khūbī, auteur mort en 1311. Le manuscrit de cette oeuvre se trouvant autrefois dans la bibliothèque royale de Berlin, a été utilisé par G. Jacob, qui en a publié le passage sur le succin[53]. Jacob ne donne pas, hélas, le titre de cette oeuvre. Il s'agit peut-être de*Šarh mā waga'a min asmā' al-adwiyā' bi'l-yūnāniyi*

dont le manuscrit se trouve à Cambridge. La traduction française du passage en question de l'oeuvre d'al-Khūbī est la suivante :

«*Kahrubā* [ambre jaune] est un mot d'origine étrangère et [provient] du persan *kāh rubā* ce qui signifie "celui qui attire la paille". On sait qu'il est la résine du noyer ou d'un autre arbre. Un de mes amis importateurs [d'ambre jaune] m'a dit qu'on l'importe [dans les pays musulmans] des contrées de l'Est [en arabe *al-Mašriq*], du pays des Russes [en arabe *ar-Rūs*] et du Bulgār du Nord-Ouest. Quant à [la variante] orientale, c'est la résine des arbres [poussant] en montagnes où la neige se maintient même en été où il y a de grandes averses qui l'emportent et versent dans la mer orageuse [...] Après un long temps apparaît [l'ambre] sous forme de grumaux compacts, pétrifiés comme ceux que [nous connaissons]. La meilleure espèce est le succin jaune-rouge. On l'importe de l'Est [en arabe *al-Mašriq*] et de *ar-Rūm*. Dans les contrées de l'Ouest [ou du Maghreb] on peut trouver l'ambre jaune dans les champs, sur le sol, souvent sous le palmier *dūm*, comme si c'était la résine de ce palmier qui s'écoulait [...] pendant longtemps et devenait de menus grains ; on sait pourtant très bien qu'il s'agit de la résine du noyer de *Rūm*».

Il ressort de ce passage que le succin est importé dans les pays arabes soit de *al-Mašriq* soit de *ar-Rūm*. J'ai déjà dit que, par le premier nom, il faut entendre la partie orientale de l'ancien califat de Bagdad jusqu'aux Indes et l'Asie Centrale ou bien seulement trois provinces du nord-est du califat : *Siğistān*, *Khorāsān* et Transoxiane avec Khorezm. Le nom *ar-Rūm* signifie chez al-Khūbī, de même que chez d'autres écrivains arabes — Byzance.

Dans l'esprit de l'informateur d'al-Khūbī, qui était importateur d'ambre jaune, la patrie de ce produit précieux n'est pas ailleurs à *al-Mašriq*. A son avis l'ambre jaune provient d'encore plus loin, de la terre des *Rūs*, c'est-à-dire de Russie et du *Bulğār* par quoi, bien sur, on n'entend pas la Bulgarie danubienne, mais celle de la Volga et de la Kama. En effet, ce dernier pays était situé au nord-ouest des pays qui faisaient partie d'*al-Mašriq*, c'est-à-dire de la Perse du Nord-Est, de l'Afghanistan, de Bukhara et de Khiva. Ainsi, ces données d'al-Khūbī confirment ce qu'on peut déduire de peu de renseignements d'al-Muqaddasī à propos de l'itinéraire d'ambre jaune. Malheureusement, l'information d'al-Khūbī ne dit pas nettement de quelles localités russes était importé ce produit en Bulgarie de la Volga. Tenant compte de la grande importance de Novgorod-la-Grande et de ses liens avec la côte de la Baltique au XIII[e] siècle, à l'époque de l'essor du commerce hanséatique, on pourrait penser que justement cette ville russe (*Naugarden* des sources occidentales) où se trouvait un des comptoirs étrangers de la Hanse, servait d'intermédiaire dans le commerce d'ambre jaune entre le bassin de la Volga et la Prusse.

De la première moitié du XIV[e] siècle provient aussi l'oeuvre encyclopédique d'an-Nuwayrī (mort en 1331/32) qui écrit qu'il existe deux types

du succin, dont l'un est importé du pays d'*ar-Rūm* (Byzance) et d'*al-Mašriq,* l'autre étant trouvé dans le sable de la côte atlantique de la péninsule Ibérique. On le trouve aussi, selon cet écrivain, dans les oasis égyptiennes. Une autre notice d'an-Nuwayrī dit :

«La sève de cet arbre [c'est-à-dire *ǧawz rūmī* — noyer byzantin] possède la couleur jaune, s'écoule dans la rivière *Marandānūs* où elle durcit. C'est pourquoi on trouve dans l'ambre jaune les mouches, la paille, les cailloux, etc.».

G. Jacob voit très justement dans le nom de *Marandānūs* une déformation de *Eridanus,* rivière difficile à localiser, connue des sources antiques[54].

Le cosmographe arabe ad-Dimašqī (mort en 1327), contemporain d'al--Khūbī et d'an-Nuwayri, donne dans son oeuvre, intitulée *Nukhbat ad-dahr fī'aǧā'ib al-barr wa'l-bakhr,* une courte description de l'ambre jaune. La voici[55]:

«La pierre *kahrubā* [ambre jaune] attire les brins de paille. Ce succin est la résine de l'arbre *khalanǧ* mais on le trouve sur le sol comme le gravier. La meilleure espèce s'appelle "cireuse", car [sa couleur] est mélangée de blanc et opaque. Il attire de petits objets. Son parfum rappelle le parfum du citron. Il s'appelle "lanterne byzantine" [en arabe *misbāh ar-Rūm*]. On le trouve en Espagne musulmane [en arabe *al-Andalus*], sur les côtes, sous le sol. Dans les oasis égyptiennes on le trouve aussi en morceaux. Il est ramassé par les cultivateurs. On dit que c'est de la résine figée de l'arbre dūm, rappelant [d'aspect] le miel. Dans son intérieur on peut trouver des mouches et différents [menus] objets. On dit aussi que c'est de la résine du "noyer byzantin" [en arabe *al-ǧawz ar-rūmī*]»[55]

Dans le texte d'ad-Dimasqī nous trouvons une indication de l'origine septentrionale de l'ambre jaune, parce qu'il nous explique que l'ambre jaune est la résine de l'arbre *khalanǧ* ce qui semble être le nom arabe du bouleau. Le mot arabe est d'ailleurs d'origine ouralo-altaïque. Ainsi par exemple, dans la langue des Mordves (Mordva) le bouleau s'appelle *kileng*. Malheureusement, les descriptions arabes de *khalanǧ* ne correspondent pas à celle du bouleau[56].

Ad-Dimašqī parle encore du succin à un autre endroit de sa *Cosmographie,* à savoir dans l'article *sandarūs*[57]. On y lit ce qui suit :

«*Sandarūs* est une pierre résineuse transparente, de même que l'ambre jaune. Il en existe deux espèces : masculine et féminine. Il coule des sources situées sur les côtes de la Méditerranée [en arabe *al-Bahr ar-Rūmī*] et dès qu'il a atteint l'eau de mer il durcit. Il se forme aussi en morceaux dans le sol de ce pays. Il appartient aux "pierres hileuses"».

«*Al-Kahrabā*. Nous en avons déjà parlé [...] Il en existe deux espèces : l'une provient du sol et elle est extraite par les agriculteurs pendant le labourage».

Quant à la présence de *sandarūs* sur les côtes de la Méditerranée, il faut rappeler la phrase d'az-Zuhrī concernant la fréquence d'apparition du succin

dans certaines îles de cette mer. Quant à l'aspect de l'espèce «masculine» et «féminine» de l'ambre jaune, il est incompréhensible, malgré des tentatives de Jacob d'en expliquer les détailles[58].

Un autre renseignement sur le succin nous est donné par Dāwūd ibn'Umar al-Antakī (mort en 1596 ou 1599), écrivant en Syrie. Cet auteur nous donne dans son oeuvre intitulée *Tadkira* les précisions suivantes sur l'ambre jaune[59] :

«On l'importe des pays situés au-delà [en arabe dāhil ce qui signifie aussi "au fond"] d'*al-Kafā*, des alentours du pays des Tcherkesses [en arabe *Čerkes*]. [Il se forme] des arbres poussant dans les montagnes de ce pays [c'est-à-dire celles du pays situé au-delà d'*al-Kafā*]. On dit que ce sont les noyers [arabe *al-ǧawz*]. [On en distingue] deux espèces : occidentale et orientale».

La notice ci-dessus semble être basée sur une source inconnue, plus ancienne. Cela se confirmerait par la circonstance que *al-Kafā* (Kafa en Crimée) semble être à la lumière de ce texte un centre de commerce d'ambre jaune puisqu'il est indiqué comme point d'orientation des contrées dont ce produit est importé. Comme on le sait, l'importance de Kafa comme centre de commerce décline complètement après la conquête de cette ville des mains des Génois par les Turcs ottomans en 1475. Il faudrait donc penser que la notice rédigée par al-Antākī provient d'une source plus ancienne, peut-être de la première moitié du XVe, peut-être même du XIVe siècle. La route de l'ambre jaune était déjà à cette époque différente de l'itinéraire oriental des Xe—XIIe siècles. On transportait ce produit à Kafa probablement par Lwów (Léopol) avec d'autres marchandises, surtout ouest-européennes. Nous possédons en effet un certain document indiquant qu'au moins jusqu'en 1399 les commerçants arméniens l'achetaient à Lwów[60].

Il existe encore un texte arabe qui nous livre une définition de l'ambre jaune. Je pense à *Tāǧ al-mulūk* d'Ibn al-Hāǧǧ at-Tilimsānī, auteur vivant au XIVe siècle, originaire de Tlemcen, alors important centre de commerce du Maghreb, c'est-à-dire en Afrique du Nord. C'est que cet auteur a eu la connaissance de l'ambre jaune qui, comme il s'ensuit de là, était déjà connu au Maghreb et il l'appelle *al-miyāl al-asfar* («*miyāl* jaune»). Ce nom se retrouve dans un traité pharmacologique anonyme du Maroc du XVIIIe siècle, intitulé *Tuhfat al-ahbāb*[61]. Les éditeurs de ce glossaire informent (*l.c.*) que le dialecte arabe de Maurétanie connaît un mot semblable et notamment *meyyāla* qui signifie une grande boule d'ambre jaune.

Terminant mes réflexions sur l'ambre jaune chez les écrivains arabes, je désire, encore une fois, soulinger ce qui suit :

1. Le nom arabe de l'ambre jaune est d'origine persane ce qui semble confirmer que les Arabes ont connu ce produit par l'intermédiaire des Persans qui avaient pris la connaissance de ce produit déjà sous le règne des Sassanides (IIIe—VIIe siècles).

2. Les premières mentions arabes sûres concernant l'ambre jaune datent du IX[e] siècle. L'intérêt pour ce produit dans le monde arabe se maintient au-delà du Moyen Age (al-Antākī).

3. Les Arabes connaissaient surtout l'ambre jaune de la Baltique qu'ils appréciaient beaucoup. Certains écrivains parlent aussi de l'ambre jaune espagnol, du succin méditerranéen dit parfois *sandarūs* et du succin chinois noirâtre (birmit). A l'Est on utilisait aussi l'ambre jaune en médecine et dans la magie.

4. Le plus connu était ainsi dans les terres arabes l'ambre jaune importé des côtes de la Baltique, dit parfois *as-saqlabī* (slave) ou *ar-rūmī* (byzantin) de Byzance qui servait d'intermédiaire dans ce commerce. Ce genre de succin parvenait aux pays arabes principalement par 2 voies :

a) la voie fluviale Sambie—golfe de Finlande—Neva—lac Ladoga—lac Blanc—Sheksna—Volga—*Bulġār* (près de Kazan) d'où les caravanes le transportaient à Khorezm (Khiva), pays situé aux confins nord-est du califat et servant d'intermédiaire depuis des siècles, dans le commerce entre le monde musulman et la Chine d'un côté, et les contrées de l'Europe de l'Est de l'autre ;

b) la voie du Dniepr (des Varègues) jusqu'à Constantinople et ensuite par la terre jusqu'à Bagdad et le reste du califat. Je passe sous silence l'ambre jaune importé à Kafa par l'intermédiaire de Lwów et qu'on exportait sans doute de Gdańsk.

Le présent travail épuise tous les textes arabes imprimés mentionnant l'ambre jaune. Malheureusement, je n'ai pas pu utiliser plusieurs oeuvres, surtout pharmacologiques, qui restent encore à l'état de manuscrit. Je pense entre autres au traité pharmacologique d'al-Idrīsī (du milieu du XII[e] siècle).

NOTES

* L'étude a été présentée pendant la VI[e] session du travail du «Groupe italien-polonais du travail interdisciplinaire pour les sciencess appliquées à l'archéologie et à la sauvegarde du patrimoine culturel», Varsovie 16—22 mai 1977.

[1] Cf. W. Gaerte, 1929, pp. 305-307.

[2] Cf. A. J. Wyatt 1901, pp. 32-34 et 117-119.

[3] A l'importante documentation sur l'ambre antique, il faut ajouter l'article de De Navarro 1925. pp. 48 et suiv.

[4] Je cite selon l'édition de F. Krenkow, p. 211, lignes 19-21.

[5] Cf. H. P. J. Renaud et G. S. Colin 1934, p. 97.

[6] Hoffmann 1874, p. 30, n° 753.

[7] Le mot *kahruba* est passé du perse et de l'arabe dans d'autres langues. En arménien il a donné *kahribā* et *kahribar*, en kuman — *charaber*, en espagnol — *carabe*, en portugais — *carabe* ou *charabe*, en italien *carabe*, en moyen grec *kerabè* (B. Laufer 1919, p. 552; cf. aussi

U. E. Dubbler 1953, p. 360). En espagnol on trouve cet emprunt déjà dans *Lapidario* de Alfonso el Sabio. Albert le Grand connaît l'ambre sous nom de *Kalcabree.*

[8] Cf. G. Jacob 1889, p. 360.

[9] Ed. F. Krenkow, p. 211.

[10] Cf. *Hudūd al-'ālam*, éd. V. Minorsky 1937,pp. 7, 8, 32, 41, 51, 53 - 54, 58 - 59, 79, 83, 156, 158, 165, 179, 181, 190.

[11] Cf. G. Jacob 1889, pp. 362 - 363.

[12] Cf. Maçoudi, éd. Paris 1861 - 1877, vol. 1, pp. 262 - 263 et *passim.*

[13] Je cite d'après G. Jacob 1889, p. 365.

[14] Je cite selon l'édition de Goeje, *Bibliotheca Geographorum Arabicorum,* vol. III, pp. 324 - 325.

[15] Cf. J T. Arne 1914, pp. 63 - 67 ; A. P. Smirnov 1947, pp. 40 - 48.

[16] Cf. A. Zeki Validi Togan 1939, pp. 217 - 220.

[17] Cf. A. Zeki Validi Togan 1939, p. 78.

[18] Cf. A. Zeki Validi Togan 1939, p. 82.

[19] Cf. B. A. Kolčin 1937, p. 130, s.v. *zub rybij.*

[20] Cf. éd. Krenkow, p. 209.

[21] Je cite l'édition de Goeje dans *Bibliotheca Geographorum Arabicorum,* vol. I, p. 225.

[22] Cf. sur ce sujet T. Lewicki 1952, pp. 162 - 168. On trouve la carte des «trésors» des monnaies arabes des VIIIe - XIe siècles dans R. Jakimowicz 1933, pp. 103 - 136.

[23] Cf. A. Zeki Validi Togan 1939, p. 72.

[24] Cf. V. I. Ravdonikas 1950, pp. 7 - 40, *passim.*

[25] Cf. J. T. Arne 1914, pp. 14 - 15.

[26] Cf. T. Lewicki 1952.

[27] Ed. T. Kowalski 1960, p. 50.

[28] Cf. *Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificium* 1846.

[29] Cf. G. Jacob 1889, pp. 366 - 367.

[30] Cf. *Getica* III, 21.

[31] Cf. N. J. Bičurin 1950, p. 331.

[32] Je cite selon G. Jacob 1889, p. 370.

[33] Cf. *Ahsan at-Taqāsīm,* éd. de Goeje, p. 260.

[34] Cf. M. Ebert, *Reallexikon,* vol. I, pp. 443 - 444.

[35] Cf. G. Jacob 1889, p. 368.

[36] Ed. Krenkow, pp. 210 - 212.

[37] Je cite éd. Krenkow pp. 210 - 211.

[38] Cf. B. Laufer 1919, p. 523; G. Jacob 1889, pp. 355 - 356.

[39] St. Petersbourg 1911.

[40] Cf. B. Laufer 1919, p. 522.

[41] Cf. G. Jacob 1889, p. 361.

[42] *Farmakognozija v medicine (Kitāb as-Saydana fi-t-tibb). Abu Raykhan Beruni (973 - 1048),* 1973, pp. 776 - 778.

[43] *Sharaf al-zamān Tāhir Marwazī on Chine, the Turks and India,* London 1942.

[44] Cf. V. Minorsky 1942, p. 5.

[45] Cf. N. J. Bičurin 1950, p. 226.

[46] Cf. N. J. Bičurin 1950, p. 264.

[47] Chinois Ge-sa; cf. N. J. Bičurin 1950, p. 315.

[48] N. J. Bičurin 1950, pp. 315 - 316.

[49] Sur l'ambre de Birmanie, cf. G. Jacob 1889, p. 316.

[50] Cf. M. Hadj-Sadok 1968, p. 175, § 359.

[51] Cf. G. Jacob 1889, p. 362.

[52] Ed. F. Wüstenfeld, Göttingen 1849, p. 234.

[53] G. Jacob 1889, pp. 376 - 377.
[54] Cf. G. Jacob 1889, p. 376.
[55] Je cite selon *Cosmographie...*, éd. M. A. F. Mehren 1923, pp. 75 - 76.
[56] Cf. G. Jacob 1889, pp. 374 - 375.
[57] *Cosmographie...*, p. 81.
[58] Cf. G. Jacob 1889, pp. 375 - 376.
[59] Je cite selon G. Jacob 1889, p. 378.
[60] Cf. G. Jacob 1889, p. 377.
[61] Cf. H. P. J. Renaud ed G. S. Colin 1934, p. 97.

BIBLIOGRAPHIE

al-Qazwīnī, 1849: *Kitāb 'agā'ib al-makhlūqāt*, éd. W. Wüstenfeld, Göttingen.

J. T. Arne, 1914: *La Suède et l'Orient, Études archéologiques sur les relations de la Suède et de l'Orient pendant l'âge des Vikings*, Uppsala.

Bibliotheca Geographorum Arabicorum, 1877: vol. III, éd. de Goeja, Lejda.

N. J. Bičurin, 1950: *Sobranie svedenij o narodah obitavših v srednej Azii v drevnie vremena*, vol. II, Moskva.

O. Blau, 1859: *Etwas über den Bernstein*, «Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft», vol. 23, p. 278 ss.

Cosmographie de Chems-ed-din Abou Abdallah ad-Dimachqui, M. A. F. Mehren, Leipzig 1923.

J. M. De Navarro, 1925: *The Amber Routes*, «Geographical Journal», vol. 66, p. 481 et ss.

U. E. Dubler, 1953: *Abū Hāmid el Granadino y su Relación de viaje por tierras eurasiáticas*, Madrid, p. 360, s.v. Kahruba «Succina».

M. Ebert, 1924: *Reallexikon der Vorgeschichte*, vol. I, Berlin, pp. 430 - 445.

A. el Sabio, *Lapidario*.

Farmakognozija v medicine (Kitāb as-Saydana fi-t-tibb). Issledovanie, perevod, primečanija i ukazateli U. I. Karimova. Abu Raykhan Beruni (973 - 1048). Izbrannye proizvedenija, vol. IV, Taškent 1973, pp. 776 - 778.

W. Gaerte, 1929: *Urgeschichte Ostpreussens*, Königsberg.

Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificium, éd. G. H. Pertz, Hannoverae 1846.

M. Hadj-Sadok, 1968: *Kitāb al-Dja'rafiyya. Mappemonde ou calife al-Ma'mūn reproduite par Fazari (IIIe — IXe s.), rééditée et commentée par Zuhri (VIe — XIIe s.)*, «Institut Français de Damas : Bulletin d'Études Orientales», vol. XXI.

Al-Bīrūnī, *Kitāb al- djamāhir. Havdarābād 1355 H=1936/147 n.e.* éd F. Krenkow.

F. Hirth, W. W. Rockhill, 1911 : *Chau Ju-kua : His Work on the Chinese and Arab Trade in the Twelfth and Thirteenth Centuries, entitled Chu-fan-chi*, St. Petersbourg.

Hoffmann, 1874 : *Syrisch-arabische Glossen*, Kiel.

Hudud al-'ālam, 1937 : *The Regions of the World. A. Persian Geography...*, translated and explained by V. Minorsky, London.

G. Jacob, 1889 : *Neue Beiträge zum Studium des kaspisch-baltischen Handels im Mittelalter*, «Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft», vol. 43, Leipzig, pp. 353—387.

R. Jakimowicz, 1933 : *O pochodzeniu ozdób srebrnych znajdowanych w skarbach wczesnohistorycznych* [Sur l'origine des parures d'argent trouvées dans les dépôts du Moyen Age], «Wiadomości Archeologiczne», vol. XII, Warszawa, pp. 103—136.

Jordanis Romana et Getica, in: *Monumenta Germaniae Historica, Auctores Antiquissimi*, vol. V, par. I, Berolini 1882.

B. A. Kolčin, 1937 : *Materialy dla terminologičeskogo slovaria drevnej Rossiji*, Moskva—Leningrad.

T. Kowalski, 1946 : *Relacja Ibrāhīma ibn Ja'kūba z podróży do krajów słowiańskich w przekazie al-Bekrīego* [Relation d'Ibrāhīm ibn Ja'kūb de son voyage aux pays slaves d'après al-Bekrī], in : *Pomniki Dziejowe Polski*, Série 2, vol. 1, Kraków.

B. Laufer, 1919: *Sino-Iranica. Chinese Contributions to the History of Civilisation in Ancient Iran*, Chicago.

T. Lewicki, 1952 : *Ze studiów nad źródłami arabskimi: 2. Wiadomości o bursztynie w dziełach średniowiecznych pisarzy arabskich* [Études sur les sources arabes : 2. Informations concernant l'ambre chez les écrivains arabes du Moyen Age], «Slavia Antiqua», vol. III, Poznań, pp. 154—178.

Maçoudi, 1861—1877 : *Les Prairies d'or*. Texte et traduction par C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, Paris.

Manuel de la cosmographie du moyen-âge. Traduit de l'arabe *Nokbet ed-dahr fi adjaib-il-birr wal-bahr* de Shems ed-dīn Abu-'Abdallah Moh'ammed de Damas et accompagné d'éclaircissements par A. F. Mehren, Paris—Copenhague—Leipzig 1874.

V. Minorsky, 1942 : *Sharaf al-zamān Tāhir Marwazī on Chine, the Turks and India*, London.

V. I. Ravdonikas, 1950: *Staraja Ladoga*, IIe p., «Sovetskaja Arheologija», XII, pp. 7—40.

H. P. J. Renaud et G. S. Colin, 1934 : *Tuhfat al-ahbāb. Glossaire de la matière médicale marocaine*, Paris.

O. Schneider, 1891 : *Nochmals zur Bernsteinfrage*, «Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft», vol. 45, p. 239 s.

A. P. Smirnov, 1947 : *Novyj sasanidskij zolotoj sosud iz molotovskoj oblasti*, «Kratkie Soobščenija o dokladah i polevyh issledovanijah Instituta istorii material'noj kul'tury», XIV, Moskva, pp. 40—48.

A. J. Wyatt, 1901 : *An Elementary Old English Reader*, Cambridge.

A. Zeki Validi Togan, 1939: *Ibn Fadlan's Reisebericht*, Leipzig.